

R 23 – 345

École normale supérieure de Rennes

Sciences du sport et éducation physique

Concours d'admission en 1^{re} année

Session 2023

**Épreuve de culture générale
en relation avec les activités physiques et sportives**

(CGAPS)

Durée : 4 heures

Aucun document n'est autorisé
L'usage de toute calculatrice est interdit
Aucun dictionnaire n'est autorisé

Ce sujet comporte 3 pages

Vous commenterez cet extrait de l'article d'Etienne Klein, « Que peut un corps »

J'ai appris il y a peu que j'étais malade, et gravement. Plus exactement que j'ai été pendant des années un bien-portant imaginaire, et désormais détrompé : un médecin de mes amis m'a en effet expliqué – avec le doigté diplomatique qui convient lorsqu'on veut faire comprendre à un proche qu'il n'est pas normal –, que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a récemment identifié et baptisé une toute nouvelle maladie, la « bigorexie ». *Orexie* désignant l'appétit en grec et *big* voulant dire en anglais tout bêtement « gros », la bigorexie serait un trop grand appétit, en l'occurrence de bougeotte, un besoin irréprensible de s'agiter, bref, une addiction sévère à la pratique du sport, notamment d'endurance. Cette pathologie serait, ai-je cru comprendre après avoir mené ma petite enquête, la marque d'une faille narcissique, d'une identité fracturée, et de je ne sais plus quel autre abîme psychique de la part du sujet. Dont acte. Puisque c'est la faculté qui le dit... Ainsi ai-je dû admettre que le fait que j'aime courir et que je ne parvienne pas à passer plus de trois jours sans que l'envie m'en démange, était le signe que je suis atteint d'une véritable maladie mentale.

Mais, ai-je envie de dire, messieurs les docteurs – et si je puis me permettre –, cette pathologie est-elle vraiment beaucoup plus grave que son exacte opposée, à savoir l'appétit démesuré pour l'inertie, le canapé, la plage, la tranquillité cinématique, qu'on pourrait dénommer, par souci de cohérence sémantique, la « smallorexie » ? Si l'on me posait cette question, étant incompetent, j'y répondrais avec l'air énigmatique de la Sirène à tête de poisson de Magritte, fixant sur ceux qui la regardent la plénitude ironique de ses grands yeux vides, mais je n'en considérerais pas moins qu'à mon humble avis, si on le peut, mieux vaut courir que ne pas courir du tout.

Depuis trente ans, je le confesse, je cours très régulièrement, où que je sois, à n'importe quelle heure. C'est d'ailleurs l'avantage de cette activité physique-là : pas besoin d'infrastructures spéciales, ni de prendre

rendez-vous ; il suffit d'un short, d'une bonne paire de baskets et de quelques sucres lents.

Courir, ce n'est pas seulement se déplacer par ses propres moyens dans l'espace-temps. C'est aussi se débarrasser des impedimenta du moment, tourner le dos à une forme d'installation dans la vie, d'enlèvement dans le monde. Et c'est surtout se transformer : la course est une métamorphose, un processus d'accomplissement. Après une bonne séance, vous retrouvez certes votre point de départ, mais vous n'êtes plus dans le même état : quelque chose s'est modifié en vous, jusque dans la chimie de votre cerveau. Autre rapport au monde, au temps, à soi. Légèreté nouvelle, apaisante, du corps et de l'âme. C'est ainsi qu'au plaisir de courir – celui qui provient du seul fait d'être en train de courir – succède presque systématiquement celui d'avoir couru.

Je ne suivrai toutefois pas Nietzsche quand il écrit que « ce qui importe, c'est l'éternelle vivacité et non pas la vie éternelle », car je connais les ambiguïtés de cette formule et les interprétations philosophiquement problématiques qui en ont été faites. Mais tout de même, quelque chose est suggéré là, que le coureur à pied éprouve à sa façon : s'il court, ce peut être simplement pour se sentir vraiment vivant, davantage relié au monde, aux paysages qu'il traverse, à la froidure, à la chaleur, à la sueur qui toujours inonde ses yeux.

Je me souviens avoir été très marqué lorsque, adolescent, un vieux guide de haute montagne, ami de mes grands-parents, me raconta une histoire d'alpinisme, celle de deux frères, Franz et Toni Schmid : en 1931, ils roulèrent à vélo de Munich à Zermatt avec tout leur matériel sur le dos, dormirent à la dure sur le tremplin de saut à ski et s'offrirent le lendemain la première de la face nord du Cervin... D'où peut bien provenir une telle énergie ? Une telle détermination ?

Dans le livre III de l'*Éthique*, Spinoza poussait à ce propos une espèce de cri : qu'est-ce que

peut un corps ? Et il répondit : « Personne n'en sait rien. » En tout cas, personne ne sait *d'avance* ce que peut un corps : « L'expérience, écrit-il, n'a jusqu'ici enseigné à personne ce que, grâce aux seules lois de la Nature – en tant qu'elle est uniquement considérée comme corporelle –, le corps peut ou ne peut pas faire, à moins d'être déterminé par l'esprit. Car personne jusqu'ici n'a connu la structure du corps assez exactement pour en expliquer toutes les fonctions, et je ne veux rien dire ici de ce que l'on observe chez les bêtes et qui dépasse de loin la sagacité humaine, ni des nombreux actes que les somnambules accomplissent durant le sommeil et qu'ils n'oseraient pas faire éveillés ; ce qui prouve assez que le corps, par les seules lois de sa nature, peut beaucoup de choses dont son esprit reste étonné. En outre, personne ne sait de quelle manière ou par quels moyens l'esprit met le corps en mouvement, ni combien de degrés de mouvement il peut lui imprimer, et avec quelle vitesse il peut le mouvoir. D'où suit que les hommes, quand ils disent que telle ou telle action du corps a son origine dans l'esprit qui a de l'empire sur le corps, ne savent ce qu'ils disent et ne font qu'avouer ainsi en termes spécieux qu'ils ignorent la vraie cause de cette action et ne s'en étonnent pas¹.

Ce texte, écrit il y a plus de trois siècles, entre en résonance avec plusieurs événements récents. D'abord, les jeux paralympiques de Londres en 2012 qui ont magnifiquement illustré la thèse de Spinoza en montrant que tel ou tel corps n'est jamais un corps quelconque, que nul corps ne peut être dit *normal*, parce qu'il est impossible de déterminer comment sont enveloppés, dans un corps donné, les différents modes d'existence de la personne dont ce corps particulier est le corps. Avez-vous vu ce jeune unijambiste franchir à Londres, à l'épreuve de saut en hauteur, une barre placée à 1,74 m du sol ? Sa gestuelle incroyable associée à la

détermination furieuse qu'on pouvait lire sur son visage donnaient empiriquement raison à Gilles Deleuze commentant Spinoza : « Ce que peut ton corps, ce n'est pas ce qu'il peut *en tant que corps*, c'est ce que tu peux *toi*. »

Etienne Klein, « Que peut un corps »,
Flis-Trèves M. & Frydman R.,
Mesure et démesure... Peut-on vivre sans limites ?, (2015), p. 81-90.

¹ Spinoza, *Éthique*, Livre III, scolie de la proposition 2, trad. fr. Roger Caillois